

sa cornue et attend du jeu des affinités naturelles le résultat qu'il cherche.

On peut même trouver que le rôle de cette intelligence, de cette Providence, ainsi compris, est autrement grandiose que celui du fameux horloger de Voltaire occupé sans cesse à construire son horloge et à faire marcher de son doigt divin l'aiguille sur le cadran.

Quoi qu'il en soit, le concept populaire, vulgaire si l'on veut, de la création, du fonctionnement des mondes, a été absolument renouvelé par Darwin en moins de trente ans. A ce titre, le grand naturaliste a exercé sur le mouvement philosophique de son temps une influence aussi considérable qu'incontestable. Nous n'en dirons pas plus long pour le moment sur son système que nous reprendrons en temps et lieu.

#### L'école anglaise.

STUART MILL ET HERBERT SPENCER. — La philosophie anglaise de notre temps, dont Stuart Mill et Herbert Spencer sont de beaucoup les plus éminents représentants, est très intéressante à plus d'un titre. Dominée dès le début par les préoccupations utilitaires et réalistes qui sont la marque du caractère national, elle a voulu, se conformant aux préceptes d'Auguste Comte,

faire de la psychologie une science purement expérimentale, *positive*, dont elle bannirait sévèrement toute hypothèse métaphysique. Stuart Mill et Herbert Spencer ont été aussi loin qu'il est possible d'aller dans cette voie; mais, arrivés au bout, ils ont eu la sagesse de reconnaître et de proclamer qu'il ne suffit pas de nier ou de supprimer les problèmes pour les résoudre. Adoptant le point de vue collectif que nous avons signalé comme caractéristique de la philosophie socialiste, ils l'ont transporté d'une façon aussi hardie qu'imprévue dans l'étude même de la psychologie individuelle. Enfin, sur la base saint-simonienne et comtiste de l'évolution se réalisant par le processus darwinien, Herbert Spencer a édifié une des hypothèses cosmologiques les plus grandioses qui aient jamais été imaginées.

Nous allons essayer de donner ici une idée sommaire de ce travail de la pensée anglaise contemporaine. Pour conserver à la psychologie ce caractère expérimental et positif pur de tout mélange métaphysique, Stuart Mill a eu l'idée d'opérer sur le seul fait psychologique primitif et irréductible à ses yeux, la sensation <sup>1</sup>. De la sensation, le philosophe anglais fait naître l'in-

1. On trouvera tout ce système admirablement exposé par M. Taine dans *l'Intelligence humaine*.

telligence de la manière suivante. Toute sensation est, suivant lui, la perception de la *différence* ou de la *ressemblance* qui existe entre deux états de conscience consécutifs. Cette perception est un acte intellectuel. Ces sensations se combinent et s'associent quand elles sont semblables ou contiguës dans le temps et l'espace, s'annulent et se neutralisent quand elles sont différentes ou éloignées. Elles évoluent suivant les procédés de la lutte pour l'existence, comme les animaux et les espèces de Darwin. Bref, selon les psychologues anglais, elles se comportent, en toutes circonstances, comme des êtres distincts ou des personnes indépendantes.

Quand deux sensations, comme celles du feu et de la brûlure, se sont très souvent succédé en nous, nous prenons l'habitude de concevoir la seconde après la première, et cette habitude est une *attente*, qui constitue l'induction.

Pour tous les phénomènes scientifiquement, expérimentalement étudiés, les événements extérieurs viennent confirmer notre induction; autrement dit, la sensation attendue se produit.

« C'est, dit M. Fouillée, que, selon l'école anglaise, la liaison des faits en dehors de nous est précisément ce qui a produit la liaison des idées en nous; la seconde n'est que la copie et le prolongement de la première. La nature, par des

coups répétés, imprime en nous ce qui est en elle et nous façonne à son image, si bien que les deux mécanismes, celui du cerveau et celui de l'univers, se mettant de plus en plus en harmonie, finissent par marcher d'accord. Cet accord constitue la science. Aux faits extérieurs correspondent les représentations intérieures, aux séries de faits les séries de représentations; plus celles-là se répètent, plus celles-ci, se répétant aussi, deviennent immuables. »

Une habitude intellectuelle très forte finit par s'incorporer aux organes et y déterminer la formation d'un mécanisme approprié. Ce mécanisme organique peut se transmettre par l'hérédité. L'individu transmet donc à sa postérité les organes de ses habitudes intellectuelles, et c'est ainsi que s'expliquent ce qu'on appelait autrefois, en philosophie les idées innées, en religion la grâce ou le péché originel.

« Les principes de la pensée, dit Herbert Spencer, représentent fidèlement les choses parce qu'ils sont l'œuvre des choses elles-mêmes. Sous l'action des objets, il s'est produit un ajustement de l'esprit à la nature. »

La loi d'hérédité conserve les résultats acquis; la loi d'évolution accroît chaque jour l'étendue des conquêtes. Cette évolution s'accomplit par le procédé darwinien de la sélection naturelle.

Parmi les associations d'idées, celles qui sont le plus conformes aux associations mêmes des choses ont plus de chance de durée que les autres.

On le voit, Stuart Mill applique aux sensations, et Herbert Spencer aux idées de la psychologie individuelle, les principes de la philosophie socialiste se plaçant à un point de vue collectif.

La morale de l'école anglaise est fondée uniquement sur l'intérêt de l'individu ou de la société. Elle n'admet pas le principe métaphysique de la volonté libre, bien que, dans les applications de la politique et de l'économie politique, elle fasse une grande part à cette liberté.

Il suffira de ce court exposé pour montrer à quel point il est difficile aux plus habiles d'éviter cette métaphysique « maudite ».

Vous me parlez de la sensation, mais la sensation de qui? la sensation de quoi? Vous dites que la sensation est la perception de la différence entre deux états de conscience consécutifs : la conscience de qui?

Vous dites que l'induction est une attente : l'attente par qui?

Où les mots ont perdu toute signification, ou cela veut dire qu'il existe un *moi* qui fait la comparaison entre ces deux états de lui-même, et qui, par conséquent, doit présenter au moins

un élément invariable, constant, permanent, fixe, ne fût-ce que pour servir de point de repère aux changements constatés.

Vous rentrez alors dans l'hypothèse classique : un monde extérieur, un *moi* communiquant avec lui, modifié par lui, tout en restant à certains égards le même; quelque chose comme une trame sur laquelle les objets extérieurs viennent tracer leurs contours respectifs.

Pour éviter cette extrémité par trop métaphysique, Stuart Mill et son école n'hésitent pas à considérer le *moi* comme une *résultante* des sensations. Ils suppriment la trame et, par une abstraction téméraire, conservent le dessin.

La sensation est une différence entre deux états de conscience, et il n'y a pas de conscience; ces différences sont perçues par un *moi* qui n'existe que comme résultante de ces perceptions mêmes. Les sensations, élevées au rang de « personnes naturelles », vont et viennent, s'associent ou se combattent, forment à chaque fois le sujet sentant, qui varie à chaque combinaison nouvelle.

Les mots de sensation, de perception, de conscience, de *moi* deviennent absolument incompréhensibles. Tout devient incompréhensible; je ne puis plus ni concevoir un nombre, ni conju-

guer un verbe; tout s'écroule. Le langage perd toute signification intelligible.

La raison et la langue, cette raison parlée, expérimentale en quelque sorte, sont également violentées par ce système qui réunit tous les caractères de ce qu'on appelle et appellera toujours l'absurde.

Notez que cette suppression du *moi* permanent, de la conscience est un hommage rendu à l'aversion d'Auguste Comte pour la métaphysique. Admettez les données ordinaires et le système anglais devient non seulement acceptable, mais très ingénieux, très grandiose même. La sensation et la perception une fois définies comme elles peuvent et doivent l'être, c'est-à-dire la réaction du monde extérieur sur un *moi* permanent, le point de vue social, socialiste, auquel se placent les psychologues anglais se prête aux plus nouveaux et aux plus lumineux aperçus.

Les sensations peuvent très bien être considérées alors comme une sorte d'association, de société, obéissant à des lois définies. Le système d'Herbert Spencer, l'idée d'une harmonie s'établissant peu à peu, entre le *moi* et le monde extérieur, sous l'influence de contacts, de frottements mutuels et incessamment répétés, devient l'une des hypothèses les plus satisfai-

santes et les plus grandioses qui aient jamais été proposées pour expliquer l'évolution, le progrès dans l'univers. Mais c'est à la condition de ne pas ôter toute signification aux termes employés, au *moi*, au monde extérieur, à la sensation qui forme le lien entre eux.

Et la réconciliation serait d'autant plus aisée à obtenir que Stuart Mill et Herbert Spencer ont déjà fait à cet égard des concessions importantes. Dans son *Examen de la Philosophie d'Hamilton*, le premier admet que nous ne pouvons connaître l'*absolu*, mais il soutient que nous pouvons, que nous devons même le concevoir. Et Spencer ajoute avec beaucoup de raison que nous ne pouvons bannir de notre esprit l'idée d'*absolu* sans ôter toute valeur à l'idée du *relatif*. Suivant lui encore, la pensée — on pourrait dire le tourment — de « l'inconnaissable » subsistera toujours, éternel objet des croyances métaphysiques et des mythes religieux. Quand on admet l'*absolu*, on peut bien accepter les conditions métaphysiques de la perception et de la sensation établies par le sens commun, par la langue, et confirmées par l'analyse de Kant.

L'objection capitale des partisans de l'école anglaise, à la tête desquels en France sont les Taine, les Ribot, etc., s'appuie invariablement sur ce qu'on pourrait appeler les discontinuités

de la conscience pendant le sommeil, dans les maladies mentales, dans l'état hypnotique, sur tous les actes qui s'opèrent en nous ignorés de nous-mêmes<sup>1</sup>. Il est certain qu'il est impossible d'attribuer à l'action du *moi* conscient, permanent de l'ancienne école, un très grand nombre des actes de la vie organique et même mentale, les actions réflexes, le travail inconscient de l'instinct de la mémoire, la double conscience, etc., etc.

Depuis surtout que les phénomènes de magnétisme, d'hypnotisme, de suggestion, sont arrivés à conquérir définitivement une place dans la science, l'objection a pris beaucoup plus de force. Nous nous trouvons donc en présence d'une sorte de contradiction à laquelle il faut échapper à tout prix.

Ou, avec l'ancienne métaphysique, la langue et la raison, nous admettons le *moi* un, indivisible, permanent, coexistant avec le monde extérieur; nous définissons la sensation la réaction de l'un sur l'autre, et alors toute une catégorie de faits aujourd'hui incontestables restent sans explication possible.

Ou nous admettons la sensation indépendante,

1. Un penseur allemand, Hartmann, a étudié avec beaucoup de soin tout ce domaine gouverné par une force mystérieuse qu'il appelle l'*Inconscient*.

irréductible, des Anglais, et alors, comme eux, nous ne savons plus du tout ce que nous disons ni de quoi nous parlons.

M. EDMOND PERRIER : *les Colonies animales*. — Peut-être la solution, ou, plus modestement, une hypothèse admissible nous sera-t-elle fournie indirectement par M. Edmond Perrier.

Comme Darwin, M. Perrier serait peut-être fort étonné de se voir ranger parmi les philosophes et les métaphysiciens. Il a écrit un livre fort intéressant sur les colonies animales. Il les distingue en colonies *circulaires*, comme les rayonnés, chez lesquels chacune des cellules ou des monères associées est appelée à remplir presque intégralement les fonctions qu'elle remplirait si elle était seule, et les colonies *linéaires*, où, par suite de la disposition même des associés, il s'établit entre eux une véritable division du travail. L'anneau de tête est occupé presque exclusivement à découvrir et à saisir la proie; l'anneau de queue remplit uniquement des fonctions excrétoires; les attributions de la respiration, de la digestion, de la circulation, etc., sont l'attribut principal des anneaux intermédiaires.

De cette division du travail résulte, en vertu du principe de Lamarck, un renforcement, un perfectionnement des organes spécialement mis

en jeu par chacun des anneaux vivants, une atrophie plus ou moins complète des organes dont il ne fait point usage. Sur l'anneau de tête, les organes de la vue, de l'ouïe, de la préhension se développent spécialement; sur l'anneau qui digère, les sécrétions internes qui dissolvent les aliments absorbent presque totalement l'activité, etc.

Mais l'atrophie des organes non employés n'est pas complète; ils existent en germe, en puissance, pourrait-on dire, en chacun des individus associés. C'est ainsi que, dans les associations peu compliquées, par exemple chez les vers de terre, si l'on coupe l'anneau de tête, les organes spéciaux momentanément atrophiés sur l'anneau suivant reprennent force et vigueur; il repousse une tête.

M. Perrier n'a, que je sache, jamais songé à transporter son hypothèse au delà des limites de la physiologie. Mais on ne voit pas ce qui empêcherait d'être plus hardi et de supposer, dans la vie intellectuelle et mentale aussi bien que dans la vie corporelle, une association d'organismes, je dirai de *moi* de même famille, de même nature, groupés suivant un ordre hiérarchique; conservant chacun en germe les facultés dont il ne fait pas usage, juste dans la mesure nécessaire pour comprendre et aider ses voisins.

Dans cette association, la volonté, le *moi* supérieur, donne les ordres généraux; il en a conscience et souvenir. C'est lui qui, à proprement parler, constitue notre moi, conscient, responsable. Mais ses ordres sont exécutés par des *moi inférieurs* qui, dans la limite de leurs attributions, font preuve d'initiative, d'activité, qui, probablement ou plutôt peut-être, ont aussi conscience et souvenir de leurs actes, conscience et souvenir auxquels le *moi* suprême demeure aussi complètement étranger que le président de la République aux détails d'exécution de chaque mesure administrative particulière.

Si cette vue pouvait être admise, bien des problèmes, qui nous apparaissent aujourd'hui comme absolument insolubles, trouveraient une explication plausible.

Par exemple, les actions réflexes; tous les phénomènes étudiés par Hartmann dans son livre de *l'Inconscient*, ces raisonnements logiques impliqués dans la plupart des actes auxquels la raison consciente ne prend aucune part; les perceptions de *phosphènes* et certaines localisations auditives<sup>1</sup>; l'instinct des animaux

1. Quand on appuie le doigt au coin de l'œil de façon à affecter la rétine, on a la perception de la forme lumineuse de ce doigt placée à l'endroit où devrait être l'objet éclairé.

et de l'homme lui-même agissant d'une manière rationnelle sans le concours de notre raisonnement. Tout cela cesse de paraître extraordinaire, si l'on admet des organismes en sous-ordre, pouvant raisonner, agir pour leur compte, avoir conscience de leurs actes; actes, raisonnements, conscience, auxquels le *moi* supérieur reste aussi complètement étranger que s'il s'agissait d'une autre personne.

Mais c'est surtout dans la question des suggestions hypnotiques et magnétiques que l'hypothèse proposée peut fournir quelques clartés, et notamment une explication assez admissible.

A un moment donné je me dis <sup>1</sup> : Demain, à 6 heures 30 du matin, je me lèverai pour partir par le train. Puis je n'y songe plus; je pense à toute autre chose. Le lendemain, je me réveille et me lève à 6 heures 30 et je prends le train.

pour impressionner la portion touchée de la rétine. C'est ce qu'on appelle un *phosphène*. D'après la plupart des ophtalmologistes, Helmholtz notamment, cette perception visuelle en conflit avec la perception tactile est le produit d'un raisonnement inconscient. J'ai signalé dans le premier n° du Bulletin de la Société de physiologie psychologique un phénomène auditif du même ordre.

1. A remarquer cette indication du langage : *je* parlant à *me* comme un maître à son domestique; de même les expressions : délibérer *avec* soi-même; tout cela n'a de sens ni dans l'hypothèse ancienne d'un *moi* unique, ni dans l'hypothèse d'un *moi* résultant, c'est-à-dire non existant par lui-même.

*Les choses se passent évidemment comme si* j'avais donné à mon domestique, l'ordre de me réveiller à 6 heures 30. Admettons maintenant que, par un artifice quelconque, ma volonté soit engourdie, paralysée, annihilée, et que l'ordre de se lever le lendemain à 6 heures 30 soit donné *par un étranger*. On conçoit jusqu'à un certain point que l'organisme responsable, le *sous-moi*, en l'absence de son chef naturel, obéisse à l'injonction formulée dans des termes qu'il comprend, et que l'ordre soit exécuté <sup>1</sup>.

De même pour ces phénomènes si étranges de ces leçons qui s'apprennent en rêve, du rêve lui-même, etc.

Dans cette manière de voir, l'homme serait une cité, une colonie formée d'un très grand nombre de *moi* hiérarchisés, mais de même nature, de même espèce, et pouvant par conséquent *communiquer* entre eux. L'un deux, le *moi* suprême, gouvernant les autres, serait proprement ce que nous appelons notre personne; il serait conscient et responsable de ses propres actes, parmi lesquels figure la direction qu'il donnerait à la population qui lui est soumise.

1. D'expériences non encore terminées au moment où j'écris, il semblerait résulter que le sujet hypnotisé ou magnétisé ne peut jamais obéir à une suggestion formulée dans une langue qu'il ne comprend pas. La langue, *la parole intérieure* serait l'intermédiaire obligé entre les différents *moi*.

Les abstractions désignées dans l'ancienne métaphysique sous le nom de facultés, dans la physiologie moderne sous le nom d'organismes, correspondraient à des êtres ou agglomérations d'êtres réels, analogues, *homogènes* à celui qui est *nous* et de l'existence, de l'activité duquel nous avons conscience.

Par rapport à l'ensemble de ses administrés, le *moi* suprême jouerait exactement le rôle que, dans les anciennes théories, l'*âme* jouait par rapport au *corps*. Le système proposé présente même cet avantage, que la *communication*, si inexplicable, entre deux substances différentes, devient aisée à concevoir entre substances homogènes ayant *une nature* et un *fonds communs*.

Ces *moi*, ces êtres associés, homogènes, que sont-ils? Nous n'en savons rien, si ce n'est que, dans l'univers, nous ne connaissons et ne pouvons connaître qu'eux ou que des êtres semblables à eux. Ils sont, pour nous du moins, l'unité avec laquelle nous mesurons les choses, l'élément-atome avec lequel les choses sont construites. Que, parmi tous ces *moi*, un seul — Dieu, si l'on veut l'appeler ainsi — domine l'ensemble de tous les autres, et au besoin les gouverne comme nous gouvernons nos *moi* inférieurs, par des ordres généraux que chacun d'eux exécute à

sa manière et avec une liberté relative, proportionnée à son importance, à sa situation, à son mérite dans le monde, la chose apparaît comme possible et même comme probable étant donnés, sur notre planète au moins, l'unité de plan des organismes, leur évolution progressive et systématique, l'enchaînement de l'histoire des nations et des races. Cette volonté directrice, nous pouvons espérer de la connaître au moins partiellement dans notre modeste sphère, en étudiant l'évolution des phénomènes accessibles à notre connaissance, en cherchant la loi du *progrès* qui se réalise dans le monde, et spécialement dans l'humanité, dans l'individu.

Mais c'est assez longtemps s'arrêter sur cette solution que je propose à titre de pure hypothèse.

Je voudrais terminer ce chapitre relativement long par un résumé des résultats positifs obtenus par les philosophes de notre siècle, sur la question fondamentale de toute philosophie, savoir : le monde et la vie ont-ils un but et quel est ce but?

#### Résumé.

1° Nous ne connaissons le monde extérieur que par l'intermédiaire de nos sensations, élaborées

par un travail mental qui les élève au rang de perception (Kant).

2° La réalité de ce monde extérieur (au moins de la portion qui est en rapport avec nous) est hors de doute, car, dans l'effort qui donne lieu à la sensation de résistance, nous avons à la fois conscience de notre vouloir et d'une force extérieure qui s'oppose à lui (Maine de Biran, Sully-Prudhomme). Ceci prouve non seulement que ce monde extérieur existe, mais aussi qu'il est homogène à nous-même (principe de la *communication*, Sully-Prudhomme).

3° Cette volonté, c'est ce qui, d'après le témoignage de la conscience, paraît ce qu'il y a de plus essentiel en nous (Maine de Biran, Schopenhauer). Est-elle libre? La liberté de la volonté est une idée inconciliable, contradictoire avec l'idée de *causalité*, qui est l'*énergie spécifique* de l'entendement, comme la *visualité* est l'*énergie spécifique* du sens de la vision (Helmholtz).

D'un autre côté, si la volonté n'est pas libre, comment les idées, les mots de moralité, de bien, de mal, de mérite, de démerite, de *devoir*, d'impératif catégorique, etc., ont-ils pu prendre naissance? Comme, *en fait*, tout homme, déterministe ou non, raisonne sur ses actes, ses résolutions, prend le parti qu'après examen il juge le meilleur, on peut sans crainte adopter le *pos-*

*tulat* provisoire suivant qui réserve tout : *Les choses se passent comme si* la volonté de l'homme était libre de se mouvoir et de se déterminer elle-même entre de certaines limites<sup>1</sup>.

4° Il n'y a aucune raison de supposer que, parmi les forces que nous sentons s'opposer, dans l'acte de l'effort, aux tendances de notre volonté, il n'y ait pas aussi des volontés parfaitement comparables à la nôtre, douées de la même liberté, ou, si l'on aime mieux, de la même apparence de liberté.

5° Ces volontés, ces forces luttent incessamment les unes contre les autres; on peut concevoir trois phases possibles et seulement possibles de cette lutte : le triomphe de la résultante des forces du monde extérieur sur nous; le triomphe de nous sur cette résultante; l'équilibre entre ces forces antagonistes. Les idées de justice, d'harmonie, correspondent à cet état d'équilibre.

6° Les combinaisons où prévaut l'équilibre sont plus stables, plus permanentes que les autres, car elles ne sont pas exposées, au moins de notre part, soit aux défaillances et aux déroutes de la résignation, soit aux révoltes de la volonté.

1. Dans l'hypothèse développée plus haut, on pourrait concevoir chaque *moi* comme individuellement libre, mais forcé de tenir compte des liaisons qui le rattachent à ses associés, dont il est solidaire.

7° Les combinaisons qui s'écartent de l'état d'équilibre, de justice, d'harmonie, se révèlent par la souffrance qui se produit en nous et en autrui.

8° Les combinaisons les plus stables doivent nécessairement prévaloir sur les autres. Il s'ensuit que le monde, dans sa totalité, *tend* vers un état d'équilibre, d'harmonie, de justice.

Nous autres hommes nous avons la mission de travailler constamment à établir cet équilibre dans la sphère et dans la mesure de notre action. (Sully-Prudhomme, *la Justice*.)

Pour y arriver, nous n'avons qu'à nous efforcer de diminuer, et même de supprimer la souffrance, *en nous et dans ce qui n'est pas nous*.

Les propositions qui précèdent, bien que ou parce qu'empreintes, à certains égards, d'un caractère métaphysique, m'apparaissent comme au moins aussi certaines que les principes sur lesquels reposent les sciences dites exactes. Je dis *au moins* parce que ces propositions s'appuient directement et uniquement sur le témoignage de notre conscience, tandis qu'en astronomie, par exemple, la plus mathématique des sciences physiques, quand je raisonne sur Sirius ou sur telle étoile éloignée, il est possible que cette étoile soit éteinte au moment même où je

la vois ; parce qu'en physique, des forces encore inconnues, en chimie des substances encore à découvrir, peuvent venir ajouter leurs effets à ceux sur lesquels s'appuie mon argumentation.

De ces propositions auxquelles aboutit, suivant moi, le travail philosophique du XIX<sup>e</sup> siècle, découlent des conséquences morales importantes.

Nous devons établir et maintenir l'équilibre, la justice, l'harmonie entre nous et ce qui n'est pas nous.

De là, envers nous-même, le devoir de maintenir intactes notre dignité, notre personnalité, notre libre vouloir.

Envers les autres, le devoir de les assister de toutes manières, de nous efforcer de les délivrer de toutes souffrances et cela au prix de notre souffrance propre au besoin, pourvu que cette sorte de sacrifice n'aille pas jusqu'à entamer notre dignité, notre personnalité. Ainsi, dans la *Prison d'Edimbourg*, Jenny Deans consent à exposer sa vie, mais refuse de mentir pour sauver sa sœur.

L'ascétisme, c'est-à-dire le sacrifice de *soi*, inutile aux autres, est immoral.

Toutes les obligations de l'*altruisme*, comme dit Auguste Comte, doivent être étendues, dans

une mesure raisonnable, à l'ensemble de l'univers sensible. Faire souffrir un animal quelconque, couper un arbre, raser une forêt, le tout sans utilité, rentre dans la série des actes blâmables.

On pourra s'étonner de ne rien trouver, dans le résumé qui précède, sur quelques questions évidemment fort intéressantes, comme la vie future, le pessimisme, etc. En ce qui concerne le pessimisme, notre réponse sera courte; dans cette doctrine si fort à la mode aujourd'hui, il nous est impossible de voir autre chose qu'un jeu d'esprit, une *pose* pour employer un terme familier, mais ici parfaitement juste. Pour ne parler que du maître, Schopenhauer, cet élève de Kant, qui a déployé tant de sagacité dans son analyse de la volonté, s'amuse évidemment quand il représente comme but suprême, comme le *summum* du bonheur réalisable *in secula seculorum*, un état de *nirvana* où la volonté et la conscience anéanties ne pourraient même pas apprécier cette jouissance nouvelle.

Quant au louable sentiment de tristesse qui envahit le cœur de l'homme lorsqu'au cours de ses études sur l'univers, il croit découvrir une perpétuelle et cruelle contradiction entre les faits et ses propres aspirations à la justice, il nous semble résulter des travaux des penseurs

de notre temps que cette tristesse n'est pas justifiée. Non, la justice ne gouverne pas tous les rapports des êtres, mais elle *tend* à les gouverner; elle les gouvernera de plus en plus, et c'est l'homme qui, sur la terre, est l'agent principal de cette grande œuvre. *Fiet regnum suum, in celo sicut et in terra!* Pour ma part, je ne conçois pas pour l'homme et l'humanité de plus grande, de plus haute mission.

Quant au problème de la vie future, d'un intérêt à la fois si poignant et si douloureux, on ne peut pas dire que le travail philosophique du XIX<sup>e</sup> siècle ait fait avancer la question au même degré. Un résultat pourtant peut être considéré comme acquis. C'est que tous les êtres, et spécialement tous ceux qui composent l'humanité, forment un tout *solidaire* où les générations futures forment avec les générations présentes et passées une suite continue; où, à travers les âges, ce qu'il y a de meilleur, de plus précieux en nous, les idées, les aspirations, les œuvres, en possession d'une éternité relative, poursuivent leur évolution vers le juste et le vrai; où les bonnes et les mauvaises actions se retrouvent pour profiter ou nuire à l'individu, à la famille, à la nation, à l'humanité dans la mesure exacte des exigences de la justice.

Avec la conscience de cette *solidarité*, il n'est

plus possible de rêver comme certains dévots de faire son salut tout seul, comme Jean Raynaud de poursuivre son évolution chacun dans une étoile ou une planète particulière. Mettre sa vie dans les autres, dans ses enfants, dans ses amis, dans ses concitoyens, dans l'humanité, dans des idées, dans des œuvres, c'est le moyen le plus efficace de la perpétuer.

### CHAPITRE III

#### RELIGION

Le travail du XIX<sup>e</sup> siècle en matière de religion présente des particularités très singulières au premier abord.

En 1788, dans tout le monde européen, j'entends dans le monde lisant et pensant, de Montesquieu à Diderot en passant par Lessing et Frédéric, on croyait toutes les formes de la religion vouées à une destruction prochaine; on estimait qu'elles seraient remplacées partout par le déisme de Voltaire et de Franklin, par la religion du Vicaire savoyard.

En 1888, toutes ces formes religieuses subsistent encore peu ou prou; le catholicisme, en particulier, a repris les apparences sinon les réalités de la vie et du mouvement. Après un sommeil de trois cents ans et plus, il a proclamé deux dogmes nouveaux : le dogme de l'Immaculée Conception, le dogme de l'Infail-